Notre couverture : C.-F. Brun, peintre d'images

Autor(en): **Creux, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **13 (1967)**

Heft 8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848930

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

C.-F. Brun, peintre d'images

L'Exposition inaugurée le 5 juillet 1967 placée sous le haut patronage de Son Excellence l'Ambassadeur de Suisse en France.

Elle a été organisée par l'Union Centrale des Arts Décoratifs, M. Eugène Claudius Petit étant président, et présentée sous les auspices de l'Office National Suisse du Tourisme et de la Fondation Pro Helvetia avec l'aide amicale de M. Georges-Henri Rivière, conservateur en chef du Musée des Arts et Traditions Populaires, et de M. René Creux.

Chaque pays, chaque époque a ses Déserteurs ; celui-là eut le bonheur, pour nous, de « prendre le maquis » en Valais. Il y trouve refuge et paix. En échange, il offre à ce pays d'adoption une œuvre étonnante. Nous sommes tentés de la classer, de la donner peut-être comme peinture valaisanne ; n'en faisons rien ! L'art populaire, comme C.-F. Brun, n'a pas de frontières. C'est un privilège à défendre ; faisons simplement entrer le Déserteur dans la grande famille des imagiers populaires.

Aujourd'hui, la photographie et tous les procédés s'y référant ont une telle importance qu'il faut solliciter ses souvenirs pour constater combien sont encore proches de nous : la xylographie (gravure sur bois) dès le XIVe siècle en Occident, la taille douce sur cuivre, puis la lithographie au XIXe.

Ces techniques de répétition d'une image ont créé des centres d'imagerie. Au XVIIe, Orléans, Chartres, Paris, Le Mans, Toulouse, Epinal furent les plus prospères. Au XIXe, Epinal supplante ces centres pour devenir une définition de ces productions naïves : « les images d'Epinal », formule la plus industrieuse de l'époque pour apporter en quantité et à bas prix, aux classes laborieuses, une imagerie édifiante ou une propagande favorable à une société dirigeante. Cette soif d'images que nous avons aujourd'hui était alors étanchée par ces « Epinal » que les colporteurs vendaient aux âmes simples, désireuses de mettre leurs maisons sous la protection bénéfique d'un saint, ou de se complaire dans une histoire naïvement didactique, très proche de l'actuelle bande dessinée. Le sujet folklorique le plus utilisé dans les thèmes religieux fut certainement sainte Geneviève de Brabant, qui connut un succès extraordinaire dans tous les milieux populaires de la fin du XVIIIe au Second Empire.

Le Déserteur, ému par le drame de cette sainte, a consacré deux très beaux tableaux à cette touchante histoire. Nous découvrons donc chez le Déserteur une parenté avec Epinal, une parenté de sujet uniquement, bien qu'il en soit quelquefois influencé dans son écriture, mais il s'en distinguera nettement : son message est unique, il ne le grave pas, il ne le répète pas. Comme le peintre ambulant, décorant meubles et peignant enseignes ou *ex-voto*, il est là, dans ce Val d'Hérens, et paie tout simplement son pain en images. Son œuvre est faite sur commande, presque sur mesure : pour un jour d'anniversaire, Dame Elisabeth sera magnifiée par sainte Elisabeth, reine du Portugal ; Jacques deviendra Jacques Major, en costume militaire !

Il faut admettre que C.-F. Brun n'a pas découvert subitement ses dons de peintre en Valais. Il est arrivé peut-être sans besace mais avec un métier appris chez des artisans d'art. Ses images nous révèlent, entre autres, tous les symboles des compagnonnages dans un ordre formel. Ses recettes de métier, ses poncifs autant que ses pinceaux constituent son bagage d'artiste. Jusque-là rien d'exceptionnel, si cet homme-là n'était poète ! Trimardeur qui loge à la belle étoile, il rêve d'un ciel peuplé de maisons accueillantes : « La porte ouverte... la porte étroite » au Paradis en forme de ville qui semble échapper d'une toile de Lorenzetti.

Saints et saintes entrent dans la composition avec assurance et jouent leurs véritables rôles sur la petite estrade de papier, dans une mise en scène signée C.-F. Brun. Si saint Joseph se trouve quelque peu éloigné de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, une délicate décoration florale rassure et rend l'équilibre à la composition. Ce sens aigu de l'ornementation nous ramène à ses origines alsaciennes. On retrouve avec précision dans ses images le style de décoration des meubles peints et des sous-verres typiques de ces régions : Alsace, Bavière, Tyrol et Suisse.

Héros et martyrs chrétiens, fleurs, guirlandes élaborent son langage. L'utilisation, la verve, le sens qu'il a de la couleur et de la composition en font une œuvre individuelle, identifiable.

Une esquisse retrouvée à l'intérieur d'un cadre nous renseigne sur sa façon de concevoir une image. Avec application, consciencieusement, un léger trait de crayon parcourt le papier d'écolier, ordonne approximativement la composition, et une plume assurée décide de la forme définitive des personnages. Ceux-ci se rehaussent ensuite d'aqua-

relle, procédé qui n'autorise aucun repentir. Ses tons sont sûrs, délicats, souvent hauts en couleurs ; cependant, lorsqu'il décore les panneaux d'une armoire ou d'une pharmacie portative, il utilise également l'huile. C'est un appel différent ; il y répond en peintre. Exemples : « Ecce Homo » ou « Notre-Dame du Bon Secours ». C.-F. Brun reste pour nous, avant tout, un merveilleux imagier, d'une très rare qualité.

Dans les « Trésors de l'Imagerie », Pierre-Louis Duchâtre parle du mendiant Blin « Compagnon-graveur de bois ». Il s'interroge sur le destin de ce vagabond... S'est-il senti misérable ou malheureux ? Il ne le pense pas : ses initiales D.B. étant inscrites dans un cœur et les lettres s'appuyant sur une étoile, symbole d'amour et d'idéalisme.

Le Déserteur appose sa signature : C.-F. B. au bas d'images elles aussi pleines d'étoiles et de cœurs. Nous pourrions donc affirmer que le mendiant C.-F. Brun, misérable lui aussi, a certes connu la détresse, mais a ressenti plus vivement encore les joies de la création, dépourvus de toute vanité.

René CREUX.

En 1850, un mystérieux Français passe le Pas-de-Morgins

... Tout ce qu'on sait, c'est qu'il arrive à Salvan, un jour de brume intense, vers les midi, tenant le coin du tablier d'une vieille fromagère, qu'il passe près de la « pinte » sans s'arrêter, malgré un petit crachin, et qu'il prend à la descente la route de la vallée. Qu'il n'est pas allé jusqu'à Martigny n'est qu'une supposition, mais on ne l'imagine pas sur des chemins de grande communication : il est entré en Suisse en fraude ; s'il est entré en fraude, c'est qu'il avait des raisons ; ces raisons sont les mêmes qui doivent le garder loin des lieux de passages ordinaires.

Son arrêt aux Râpes est une hypothèse. Il n'a pas pu aller beaucoup plus loin ce jour-là. La conversation avec la vieille femme l'a rendu prudent. Le temps se gâte plutôt, tous ces rochers qui l'entourent crachent l'embrun. La nuit tombe à trois heures. Il sait qu'il a du côté d'amont des quantités d'ennuis : il a vu dans les déchirures du brouillard le visage rébarbatif de glaciers et d'aiguilles, et il n'aura pas toujours un coin de tablier à tenir pour le guider. Du côté d'aval non plus tout n'est pas rose : de ce côté-là, ce sont les hommes qui guettent et le menacent. Il a sans doute beaucoup plus peur des seconds que des premiers, c'est pourquoi il est raisonnable d'imaginer qu'il s'est arrêté entre les deux dangers. Il a dû chercher une grange et s'« accoiter ». Il est fatigué aussi. Il a fait un peu plus de dix lieues en deux jours et demi (sans compter tout le trajet depuis Abondance et avant Abondance).

Si on s'attarde le long de ce chemin qui le mène à Nendaz, c'est que ce Déserteur a l'air de s'être fabriqué une âme pendant ce temps-là, car il reste toujours à expliquer pourquoi il n'a pas laissé de peinture de l'autre côté des Alpes. Le moindre renseignement, la moindre rencontre, le paysage, le temps qu'il fait, les bruits qu'il entend, les craintes qu'il a, l'avenir qu'il entrevoit, tout, à ce moment-là, a de l'importance. Si nous ne pouvons pas le « faire » avec ces ingrédients, rien ne l'expliquera jamais.

Au sortir de cette halte nocturne aux Râpes, le Déserteur a une aventure qu'il a racontée plus tard à Jules Dayen de Basse-Nendaz. Des Râpes il est descendu tout naturellement à la route de Sembrancher. Mais c'est la grande voie de communication avec le val d'Aoste par le Saint-Bernard, elle est parcourue en tous sens par des voitures, des cavaliers, des charrettes, des piétons. Au surplus, c'est mercredi, jour de poste avec l'Italie, et notre homme est dépassé par le coche du courrier escorté de trois gendarmes. Voilà qui lui glace les oreilles, plus que la bise qui siffle dru. Cette bise a d'ailleurs dépouillé tout le pays de son brouillard, le ciel est bleu foncé et, malgré le froid vif, l'automne donne un de ses beaux jours, doré comme un abricot. En traversant les Valettes, il voit un chemin qui part sur sa droite, il se dépêche de le prendre. Il avait hâte de quitter cette grande route à maréchaussée, c'est ainsi qu'il est entré dans le val Ferret. Il en a gardé un souvenir très vivace quasi obsédant. Il en a parlé plus tard à Jules Dayen, il en a également parlé un an ou deux avant sa mort à Marie Asperlin de Sion.

Dès qu'il est entré dans la coupure du val, la bise a cessé de le tarabuster. Il l'entend toujours siffler, dans la hauteur, mais elle ne le prend plus de face, ni même elle ne fouille plus sous sa veste de camelot. Il est abrité par les mélèzes.

Il a à sa gauche des mamelons de pâture rase, ici déjà un peu jaunissante, un paysage très musclé, cependant plein de douceur et d'amabilité, dans ses replats et ses terrasses. Mais à sa droite, c'est ce qu'en 1850 on appelle l'enfer : de la roche, et même un mélange de cristal de roche et de granit, un fantastique château minéral très haut dans le ciel, aux angles, créneaux et aiguilles, duquel flottent ruisseaux et cascades. La lumière du jour est semblable à celle qui joue en Italie ; tout est net, tout est propre, tout étincelle. Chaque objet a son orient : sur le liseré de la plus petite herbe court le même fil d'or que sur le ruissellement des eaux précipitées du haut du massif d'Argentières et du Trient. Même le froid est allègre et joyeux.

C'est un pays pauvre. Mais le Déserteur n'a pas besoin de richesses, au contraire. Les gens riches ont la voix vinaigrée et le geste brusque. Il a peur de leur compagnie ; il y a toujours quelques bicornes dans leurs alentours. Il ne se sent à l'aise que dans les pays comme ici. Les champs de céréales et de pommes de terre sont minuscules ; le foin est manifestement court et sans regain. Les « raccords » sont en bois, montés sur pilotis et munis de perches pour faire sécher les herbages. On a l'air de faire flèche de tout bois.

A la sortie des mélèzes, le Déserteur a traversé de petits vergers, à la mesure des éteules. Cette « petite » propriété l'enchante. Puis c'est de nouveau la forêt de mélèzes. La route monte très durement. De temps